



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Des marches de la mort au retour à la vie. Témoignages de rescapés juifs sur la fin des camps

Sarah Timperman
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mars 2020

Le monde a entamé, depuis la fin du mois de janvier 2020, les commémorations liées aux 75 ans de la libération des camps. Le 27 janvier 1945, les soldats de l'Armée rouge découvraient Auschwitz, tandis qu'entre le 4 avril et le 6 mai, les troupes anglo-américaines libéraient les camps se trouvant au centre de l'Allemagne. Dans l'intervalle qui sépare ces deux événements, les déportés ont vécu ce que la plupart considèrent comme les mois les plus éprouvants de leur déportation. Leur retour fut également une épreuve et la réadaptation à la vie, longue et difficile. À l'heure où les derniers témoins disparaissent, nous proposons d'évoquer cette période à travers le récit de trois survivants¹ :

- Maurice Pioro est arrivé à Auschwitz en juin 1943. D'abord affecté aux mines du commando de Jawichowitz, il est ensuite transféré à Buna-Monowitz ;
- Génia Goldgicht est déportée de Malines par le vingtième convoi du 19 avril 1943. À Auschwitz, elle fait partie du Block dix, le bloc des expériences ;
- Henri Kichka est déporté à Auschwitz par le neuvième convoi du 12 septembre 1942. Il est évacué de Blechhammer, camp rattaché à Auschwitz III-Monowitz.

L'évacuation d'Auschwitz et les marches de la mort²

Lorsqu'ils repèrent par hasard l'immense complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau le 27 janvier 1945, les éclaireurs soviétiques découvrent un camp presque désert. Seuls quelques milliers de détenus malades et affamés croupissent dans leurs baraquements. Face à l'avancée de l'Armée rouge, le camp a été évacué dans l'urgence neuf jours plus tôt. La veille, le 17 janvier 1945, le dernier appel faisait état de 67 000 détenus. Parmi eux, 58 000 sont jugés « aptes » à être entraînés sur les routes dans ce qui est appelé la « marche de la mort ». Déjà fortement affaiblis, ils marchent dans des conditions hivernales extrêmement dures, sans nourriture, sans chaussures ni vêtements appropriés. Un grand nombre d'entre eux périssent de froid, de faim, d'épuisement ou sont abattus par les gardes SS lorsqu'ils s'attardent.

« Le 18 janvier 1945, très tôt le matin, on nous a mis en rang. On nous a donné une couverture et un pain et on nous a dit "vous partez". Nous avons attendu toute la journée sur la place d'appel sous une température de moins 20 degrés. On a finalement commencé à marcher le soir. On avait mangé le pain depuis longtemps évidemment. C'était horrible. Les routes étaient verglacées et nous faisions glisser. On devait se tenir par le bras pour ne pas tomber et ne pas être abattus par les SS. » (Maurice Pioro)

¹ Témoignages recueillis par la Fondation Auschwitz : Maurice Pioro (n° 061 – 5/04/1995) ; Génia Goldgicht (n° 232 – 27/03/2017) ; Henri Kichka (n° 040 – 21/03/1994)

² Quelques références bibliographiques générales sur la fin des camps : Daniel BLATMAN, *Les Marches de la mort. La dernière étape du génocide nazi*, Paris, Fayard, 2009 ; Waclaw DŁUGOBORSKI et Franciszek PIPER, *Auschwitz 1940-1945, vol. V, Épilogue*, Oświęcim, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, 2011 ; Marie-Anne MATARD-BONUCCI et Édouard LYNCH (dir.), *La libération des camps et le retour des déportés*, Bruxelles, Complexe, 1999 ; Annette WIEVIORKA, *1945. La découverte*, Paris, Points, 2016.

« Il y avait beaucoup de neige et il faisait un froid terrible. Nous nous sommes accrochées les unes aux autres pour nous réchauffer un peu. On a tenu le coup les premiers kilomètres, mais après c'était une véritable hécatombe à cause du froid. On a marché, marché, comme des somnambules, sans nous rendre compte réellement où nous allions. » (Génia Goldgicht)

« Nous marchions de sept heures du matin jusqu'à l'épuisement. La nuit, nous aboutissions souvent dans des granges où nous étions entassés par centaines à dormir sur de la paille. Nous ne comprenions pas pourquoi les Allemands nous obligeaient à marcher et nous faisaient encore souffrir alors que la fin de la guerre était proche. » (Henri Kichka)



Prisonniers évacués dans la région de Dachau. © Yad Vashem

Les déportés sont déplacés vers l'intérieur du Reich avant tout parce qu'ils représentent toujours une main-d'œuvre indispensable au maintien de la production d'armement, mais aussi pour qu'ils ne puissent pas témoigner des atrocités commises auprès de leurs libérateurs. Les itinéraires des marches varient d'une colonne de détenus à l'autre. De deux à trois jours de marche jusqu'à plusieurs semaines, avant d'aboutir dans un premier camp de rassemblement ou une gare. Après la marche, les évacuations se poursuivent en train et ne sont pas moins meurtrières.

Les survivants sont entassés dans des wagons de marchandises à ciel ouvert et font un voyage de plusieurs jours sous des températures glaciales.

Après deux jours de marche, Génia Goldgicht arrive à Loslau (Wodzisław Śląski) à soixante-cinq kilomètres d'Auschwitz et embarque dans un train à destination de Ravensbrück : « Nous étions parquées à cent par wagon. Nous ne pouvions ni rester debout ni nous asseoir. Alors on s'est accroupies les jambes écartées et les camarades se sont mises en épi les unes dans les autres. On ne sentait plus le froid, on était comme dans une espèce d'ouate, tout était flou. Celles qui sont montées les premières et qui ont été compressées contre les cloisons de tôle sont mortes gelées. » (Génia Goldgicht)

Maurice Pioro marche jusqu'à Gleiwitz, camp annexe d'Auschwitz qui se situe à 70 kilomètres de celui-ci. Là, il embarque également dans des trains ouverts, le sien à destination de Buchenwald : « On se serrait le plus possible les uns contre les autres pour se tenir chaud. Malheureusement, les copains qui mouraient, on les déshabillait et on prenait leurs vêtements. Moi je n'aurais pas pu. Le train s'arrêtait régulièrement pour descendre les morts. On les empilait en tas parce que la terre était trop dure pour la creuser et les enterrer. C'était vraiment l'horreur ! » (Maurice Pioro)

Parti de Blechhammer, Henri Kicha arrive au camp de Gross-Rosen après deux semaines de marche. En cours de route, plus de huit cents détenus ont été abattus par les SS. Les survivants sont enfermés durant cinq jours dans des baraquements du camp de Gross-Rosen avant d'être acheminés par train jusqu'à Buchenwald. En cours de route, leur convoi est bombardé à plusieurs reprises par l'aviation alliée, notamment lorsqu'il arrive à Weimar : « Des centaines d'avions ont bombardé la gare de

Weimar. C'était l'enfer ! Ils ont tout lâché sur cette gare. Après une demi-heure, quand l'accalmie s'est faite, je me suis retrouvé avec cinquante centimètres de terre sur moi. De notre transport, il y a eu environ six cents tués. Leurs corps étaient déchiquetés. Il n'y avait plus de gare, plus de chef, plus de train, il n'y avait plus de rails. » (Henri Kichka)

L'effondrement du système concentrationnaire

En raison des bombardements d'une part et de l'impossibilité de débarquer les détenus d'autre part, il arrive souvent que les trains errent pendant des jours à la recherche d'un camp. Lorsqu'un point de chute est enfin trouvé, les déportés intègrent un camp surpeuplé et complètement désorganisé.

« L'arrivée à Ravensbrück, c'était l'enfer ! Il n'y avait pas de place pour tout le monde. Certaines détenues sont restées dehors et ont dormi dans la neige. Nous sommes finalement entrées dans une baraque avec un sol en dur et des armoires sur lesquelles mes amies et moi avons grimpé. Il y avait tellement de monde par terre qu'on se marchait les unes sur les autres. On recevait très peu à manger, on ne faisait rien. On descendait péniblement de nos armoires pour aller uriner de temps en temps. C'était vraiment l'enfer, un pourrissoir. » (Génia Goldgicht)

« Quand je suis arrivé à Buchenwald, on m'a mis dans le petit camp de quarantaine³. Alors, quatre pseudo infirmiers nous ont fait une piqure dans le torse pour qu'on ne contamine pas les prisonniers de Buchenwald. Il fallait être solide physiquement, parce que quatre seringues non nettoyées pour cinq cents détenus... Ensuite, on nous a mis à cinq ou six cents dans un bloc de deux cents personnes. Avec un morceau de pain par jour. C'est le plus horrible que j'ai vécu ». (Maurice Piro)

Dans les camps surpeuplés, les difficultés d'approvisionnement liées à la guerre, les bombardements alliés, l'incurie et l'indifférence des commandants des camps provoquent de véritables famines. Et les maladies comme le typhus et la tuberculose font des ravages. Pour les déportés, les derniers mois d'internement sont particulièrement éprouvants. Après trois semaines à Ravensbrück, Génia Goldgicht est transférée au sous-camp de Neustadt-Glewe. Dans des conditions très pénibles et sous-alimentée, elle travaille à la réfection des pistes d'un aérodrome ; Maurice Piro survit à Buchenwald jusqu'à l'évacuation d'une partie du camp au début du mois d'avril. Il fait alors partie des cinq mille prisonniers envoyés à Dachau dans des wagons à bestiaux complètement fermés. Le train qui arrive à destination trois semaines plus tard ne comptera que huit cents survivants ; Henri Kichka échappe aux évacuations de Buchenwald, mais il vivra les derniers jours du camp enfermé dans son baraquement du « petit camp » sans nourriture et sans eau.

Les Alliés découvrent les camps par hasard

Les troupes américaines de la troisième armée pénètrent le 4 avril 1945 dans le camp d'Ohrdruf en Thuringe, un commando de Buchenwald. Il s'agit du premier camp découvert sur le front Ouest. Une semaine plus tard, le 11 avril, Buchenwald est libéré, suivi par d'autres libérations tout au long du mois d'avril et jusqu'à la capitulation allemande. À l'Ouest comme à l'Est, la libération des camps par l'armée soviétique est fortuite et intervient au gré des opérations militaires. Lorsque les soldats alliés

³ Au nord du « grand camp » de Buchenwald était aménagée une zone de quarantaine : le « petit camp ». Avec l'arrivée en 1944-1945 des transports en masse provenant d'autres camps situés à l'Est, le petit camp devint un lieu où mouraient et végétaient les détenus malades, et dans lequel étaient hébergés en particulier des milliers de prisonniers juifs.

pénètrent dans les camps, ils sont frappés de plein fouet par la réalité de l'univers concentrationnaire nazi fait de cadavres amoncelés en plein air et de corps squelettiques en tenues rayées.

« Un beau matin, plus d'appel, plus de travail, plus de SS, plus personne. On pensait que les SS étaient autour du camp et qu'ils nous tueraient si on en sortait. On a attendu... Le lendemain, on s'est dirigé vers la sortie du camp et après un moment, on a vu quelques soldats soviétiques. Ils hésitaient. J'ai été frappée de la manière dont ils nous regardaient. Ils se sont reculés. L'un d'entre eux a même pleuré. » (Génia Goldgicht)

« J'en étais arrivé au point extrême avant la mort. C'est-à-dire que j'étais affalé sur mon châlit, je ne pensais plus, je ne réagissais plus, je n'entrevois plus qu'un brouillard. Et puis le 11 avril, un silence de mort dans le camp. Et nous entendons des coups de feu. C'était les prisonniers communistes qui s'étaient révoltés et qui avaient pris d'assaut le camp. Et à quatre heures de l'après-midi, toutes les baraques ont été ouvertes et j'ai vu un tank qui entre dans le camp sur la place d'appel. Et sur le tank, il y avait marqué « US Army ». » (Henri Kichka)

Les SS ayant fui à l'approche des Alliés, la « libération » des camps donne rarement lieu à des combats. En général, elle n'est pas suivie non plus par des manifestations de joie collective. Dans la majorité des cas, les prisonniers n'ont pas la force de célébrer l'événement et sont souvent même trop faibles pour se mouvoir hors de leurs baraquements. Les seuls camps qui connaissent une libération dans l'enthousiasme sont ceux où existe une organisation politique clandestine prête à recevoir les libérateurs.

« Au moment de la libération, chacun a commencé à chanter son hymne national. Deux heures après, tout le camp était constellé de tous les drapeaux alliés. Mais moi, je n'avais aucune raison de chanter. J'ai pleuré, car je savais qu'en rentrant en Belgique, il n'y aurait plus personne... Et puis j'ai attrapé le typhus juste après la libération. J'ai été bien soigné par l'armée américaine. Je n'étais pas beau. Je pesais 38 kg. » (Maurice Pioro)

La plupart des unités médicales des armées alliées arrivent quelques jours après la libération des camps, alors que les conditions sanitaires sont désastreuses : les plus faibles continuent à mourir des suites de maladies, de la malnutrition et des mauvais traitements subis. Les troupes sont souvent démunies face à la grande détresse physique et morale des prisonniers. Des structures hospitalières sommaires sont organisées et presque tous les camps sont mis en quarantaine. Lorsque le rapatriement commence à s'organiser, de nombreux détenus ne peuvent quitter les lieux, leur état ne le permettant pas.

Le retour et l'accueil des déportés en Belgique

Pour organiser le rapatriement de leurs ressortissants, les gouvernements des pays alliés doivent s'en remettre au SHAEF⁴ qui accorde la priorité aux opérations militaires. Cette période d'attente est souvent mal vécue par les rescapés qui reprochent aux Alliés de ne pas tout mettre en œuvre pour accélérer leur retour au pays. Néanmoins pour le gouvernement belge, le rapatriement des déportés est une priorité. D'importants moyens sont donnés au Commissariat belge au rapatriement créé dès le 27 juin 1944. Celui-ci envoie plus de quatre cents agents – appelés « officiers de liaison » – dans les territoires occupés afin de faciliter le retour des expatriés. Outre les recherches basées sur des demandes familiales, ils sont également chargés de prospecter les hôpitaux, prisons, camps et tout endroit dans lequel ils sont susceptibles de trouver des compatriotes à rapatrier.



Des détenus libérés du camp de Dachau font une halte à Trèves. Parmi ceux-ci, Maurice Pioro. © Musée Juif de Belgique

Libérées, Génia Goldgicht et ses camarades ont trouvé refuge dans les habitations désertées d'un village proche du camp : « *Au bout de quinze jours, une délégation de militaires français et belges est arrivée. Ils passaient dans toutes les maisons du village pour recenser les ressortissants des pays de l'Ouest. Ensuite des camions sont venus nous chercher et nous ont emmenées au camp de rassemblement de Torgau. Là, nous avons été désinfectées et nourries correctement. Nous y sommes restées à peu près trois semaines. Ensuite, on nous a mis dans des camions, et nous avons été rapatriées en Belgique.* » (Génia Goldgicht)

Henri Kichka reste dix-sept jours au champ d'aviation d'Arnstadt près de Weimar où sont rassemblés les déportés. Après quoi il est rapatrié en camion vers la Belgique : « *Nous sommes arrivés dans un centre de rassemblement de la Croix-Rouge à Uccle. Nous y sommes restés deux jours durant lesquels notre santé était surveillée. Sur les portes, il y avait des listes avec les noms de ceux qui étaient rentrés. Les gens étaient agglutinés autour de ces listes espérant voir le nom de quelqu'un.* » (Henri Kichka)

Pour accueillir les rescapés à leur retour en Belgique, des centres d'hébergement sont établis dans des écoles, des hôpitaux ou des institutions catholiques. Des organisations sociales comme la Croix-Rouge de Belgique ou l'Œuvre nationale des anciens combattants s'occupent également de l'accueil et de la réintégration des rescapés. Des mesures officielles d'aide aux rapatriés sont prises telles que la gratuité des soins médicaux ou la prise en charge par l'État de séjours en sanatorium, mais aucune disposition spécifique n'est prise à l'égard des survivants juifs. Or, à leur retour, la plupart d'entre eux sont démunis, isolés, sans travail et leur état physique et psychique est catastrophique. Bien qu'ils soient accueillis dans des établissements de soins et de repos, ils ne trouvent pas de réponse appropriée à leurs souffrances. À l'époque, la dimension psychologique n'est que peu prise en compte. Or, la plupart ont perdu les membres de leur famille et se retrouvent seuls.

⁴ *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force* – Quartier général suprême des forces expéditionnaires alliées.

« Malgré cet accueil très chaleureux, je me suis sentie très étrangère. On discutait avec les gens, mais ils ne comprenaient pas. Je me suis sentie déconnectée. En plus, je n'avais plus de famille. Alors je suis partie de Bruxelles à Paris pour retrouver mon futur mari que j'avais connu à Auschwitz. » (Génia Goldgicht)

« J'ai été à la maison. Tout le monde avait disparu : les juifs du premier étage, ceux d'à côté. Les habitations étaient occupées par d'autres. Je me suis adressé partout et je n'ai eu aucune nouvelle de ma famille. J'ai retrouvé un cousin qui habitait près de chez nous et je suis resté chez lui deux, trois jours. Finalement, j'ai loué une mansarde et j'ai commencé à travailler. Ce n'était pas facile. » (Maurice Pioro)

Moins de cinq pour cent des Juifs déportés de Belgique ont survécu – soit mille deux cents personnes – auxquelles s'ajoutent quelques milliers de Juifs qui n'avaient pas de liens avec le pays avant l'Occupation. Les juifs qui vivaient en Belgique avant leur déportation n'avaient, dans leur grande majorité, pas la nationalité belge et ceux qui étaient en situation d'insécurité administrative doivent à nouveau affronter la précarité qu'ils avaient connue avant-guerre. La communauté juive va dès lors s'organiser et se substituer à l'État pour leur fournir une aide matérielle, médicale et juridique à travers notamment l'AIVG (Aide aux Israélites victimes de la guerre), créée au mois d'octobre 1944. Celle-ci tente de rassembler les familles dispersées, mais beaucoup d'enfants juifs ne retrouvent pas leurs parents disparus. À la fin de l'année 1945, l'institution est responsable de quatre cent soixante-quatre enfants séjournant dans ses homes.⁵

« À mon retour, on a découvert que j'avais la tuberculose et j'ai passé un an et demi en sanatorium. Après cela, on m'a conduit dans un orphelinat où je suis resté pendant un an et demi. Progressivement, je me suis réhabitué aux gestes humains de tous les jours. Ce qui m'a beaucoup aidé après la guerre c'est de m'être inscrit dans un mouvement de jeunes qui s'appelle l'U.J.J.⁶. Cette organisation a remplacé ma famille. » (Henri Kichka)

Henri Kichka est le seul survivant de sa famille. À sa majorité, il quitte le home de l'AIVG et trouve un emploi dans la maroquinerie. Il commencera à témoigner dans les années 1980, transmettant son histoire auprès des jeunes et prenant part à de nombreux voyages commémoratifs vers Auschwitz-Birkenau.⁷

Maurice Pioro est lui aussi le seul survivant de sa famille. À son retour, il travaille comme représentant en parfumerie et fait ensuite carrière dans la maroquinerie. Il s'investit très tôt dans la défense des droits des rescapés en participant à la création de l'Amicale des anciens de Jawichowitz qui deviendra l'Union des Déportés Juifs et Ayants Droit de Belgique. Maurice Pioro en sera le président pendant plus de quarante ans. Il décède le 23 avril 2013.⁸

⁵ Voir Catherine Massange, *Bâtir le lendemain. L'Aide aux Israélites victimes de la guerre et le Service social juif de 1944 à nos jours*, Bruxelles, Didier Devillez Éditeur, 2002.

⁶ Union sportive des Jeunes Juifs (U.S.J.J. ou U.J.J.)

⁷ Henri Kichka, *Une adolescence perdue dans la nuit des camps*, Bruxelles, Luc Pire, 2005 ; André Goldberg, Dominique Rozenberg, *Le Passage du Témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles, La Lettre volée/Fondation Auschwitz, 2017, p. 150-159 ; « Henri Kichka : 14 ans en 1940 » in *Destins d'enfants juifs survivants en Belgique sous la tourmente nazie*, Dossier pédagogique de l'exposition itinérante, Centre d'Éducation à la Citoyenneté du CCLJ (Centre Communautaire Laïc Juif), 2007, p. 12-14.

⁸ Maurice Pioro, *Mes 999 jours en enfer*, Bruxelles, Plus-value, 2008 ; André Goldberg, Dominique Rozenberg, *Le Passage du Témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles, La Lettre volée/Fondation Auschwitz, 2017, p. 70-74 ; « Maurice Pioro. Le combattant de la mémoire » dans *Regards*, n° 490, janvier-février 2001, p. 17-19.

Ses parents et son frère ayant disparu dans les camps, Génia Goldgicht se retrouve elle aussi seule à son retour à Bruxelles. Elle décide de rejoindre à Paris son futur mari rencontré à Auschwitz. Peu de temps après, ils quittent la capitale pour la Nièvre en raison de l'état de santé de son mari atteint de tuberculose. Génia Goldgicht et son mari s'investissent très tôt dans des associations de déportés. Génia se consacre depuis de nombreuses années à témoigner dans les collèges et lycées dans sa région.⁹

Conclusions

« Les mois les plus durs, les plus fatigants, les plus émouvants, ceux où on a frôlé la mort le plus souvent ont été depuis le départ le 18 janvier à Auschwitz jusqu'à ma libération. Quoiqu'après ma libération, ce n'était pas tout rose non plus... » (Maurice Piro)

La date du 27 janvier est devenue emblématique de la « libération » des camps par les Alliés. Mais, on le voit, elle ne signifie pas pour les déportés la fin de leurs souffrances. Au contraire. Ensuite entre l'ouverture des camps à l'Ouest et le retour des rescapés, plusieurs semaines s'écoulent. Les modalités de retour sont multiples, parfois complexes et chaotiques. Arrivés en Belgique, leur parcours passe par différentes étapes médicales et administratives pour s'achever le plus souvent par la prise de conscience tragique et douloureuse de la disparition des proches. Après l'expérience de la déportation avec laquelle ils doivent vivre, retourner à la vie est une épreuve longue et difficile. La priorité est de se reconstruire, de reprendre pied dans le monde auquel ils ont été brutalement arrachés. Les survivants garderont longtemps des séquelles physiques et psychiques de leur parcours concentrationnaire et il leur faudra parfois plusieurs décennies pour trouver l'énergie de témoigner.

 <p>FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES</p>	<p><i>Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.</i></p> <p><i>À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.</i></p> <p><i>Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.</i></p>
--	--

⁹ Génia Goldgicht, *Aimer à Auschwitz*, Alisio, 2020.